

# Festivalíssimo

## D'un goût éclectique

Élie Castiel

Numéro 249, juillet–août 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/47469ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Castiel, É. (2007). Festivalíssimo : d'un goût éclectique. *Séquences*, (249), 10–10.

## FESTIVALÍSSIMO D'UN GOÛT ÉCLECTIQUE

Programmation de haute qualité que celle de la 11<sup>e</sup> édition de Festivalíssimo, événement seul en son genre qui semble annoncer un avenir sans aucun doute prometteur. Force est de souligner le professionnalisme des relationnistes de presse, parfaitement préparés pour l'occasion. Et bien entendu, le dynamisme et la connaissance du cinéma qui animent les programmeurs.

ÉLIE CASTIEL

Si l'on se fie aux films visionnés cette année, on soulignera que la plupart des cinémas latino-américains, auxquels nous ajouterons celui de l'Espagne, affichent une prédilection pour le facteur humain, et notamment les crises existentielles que traversent les individus, particulièrement dans les grands centres urbains, endroits propices à mille et un maux, autant économiques que politiques et existentiels.

Un exemple frappant est celui du sensuel **Cidade baixa** (Lower City), du Brésilien Sergio Machado, là où, sous prétexte d'un triangle amoureux, se dessine le portrait d'un pays où les vices économiques peuvent altérer les codes affectifs, moraux et sociaux des individus.



Princesas

Mais il s'agit aussi d'un film sur le machisme ambiant dans la majorité des pays (pour ne pas dire *tous*) d'Amérique latine. Machisme également ambigu qu'évoquera avec beaucoup de sensibilité un autre Brésilien, Marcelo Gomes, dans **Cinema, aspirinas e urubus** (Cinéma, aspirines et vautours), film sur l'amitié virile qui cache au fond une relation équivoque entre hommes et soumet le spectateur à une profonde introspection historique.

Tout le contraire du personnage central dans **Chicha tu madre** (Pérou) de Gianfranco Quatrini, d'un naturel désarmant autant dans sa sexualité que dans sa débrouillardise assassine, signe évident des temps nouveaux. En d'autres mots, chacun pour soi, et tous pour un. Du même pays, **Madeinusa** (magnifique jeu de mots — *Made in USA*) propose la vision d'un angélisme beau et pur qui se transforme, toujours à cause du pouvoir économique et politique, en une *réappropriation* de l'espace physique et corporel, quel que soit le prix à payer. Serein, féroce et d'une beauté plastique accueillante.

Même constat dans **Princesas**, de l'Espagnol Fernando Leon de Aranoa, où l'amitié naissante entre deux prostituées, l'une espagnole, l'autre étrangère, illustre les facettes d'une société raciste, puritaine et misogyne. C'est ce que l'on ressent aussi dans **Ronda nocturna**, de l'Argentin Edgardo Cozarinsky, cette fois-ci version masculine. Un prostitué au charme déchirant erre dans les rues d'un Buenos Aires nocturne, vacillant entre baise ardente avec un ancien collègue de travail et une passe dans un hôtel de luxe où l'attendent des clients politiquement influents, protégés par des gardes du corps. Là aussi se profile le nouveau climat économique d'une nation en proie à des revendications sociales comme jamais auparavant.

Avec **Un mundo maravalliso** (Mexique) de Luis Estrada, nous avons droit à une comédie qui parle simplement de cinéma, magnifiquement meublée de références cinématographiques renvoyant à un cinéma du passé que semble affectionner le cinéaste, d'où ce brin de nostalgie et de mélancolie qui cache les quelques défauts d'une mise en scène partiellement bancale. À moins que ce ne soit volontaire.

Julio Wallvits surprend et désoriente avec **La silla** (La Chaise), essai sur la manipulation du temps et de l'espace qui ne peut séduire qu'à condition d'être prêt à prendre des risques avec la notion du regard. La mise en scène s'harmonise avec la ton du film, distanciée, froide, minimaliste et d'un humour à la fois étrange et opaque.

Le film d'ouverture, **El camino de San Diego**, est un Carlos Sorin mineur, mais où on sent toujours l'humanisme contemplatif du cinéaste, l'amour qu'il ressent pour son pays et avant tout, sa connaissance de ce qu'est l'espace cinématographique, en d'autres mots, le plan. Et finalement, **Vete de mí**, drame familial de l'Espagnol Victor García, dialogue père-fils d'une qualité humaine indiscutable menée par deux comédiens aussi convaincants que magnifiquement inspirés.

Le jury a couronné à l'unanimité le cérébral **El aura** (n 245, p. 22), récompense posthume et hautement méritée pour un film qui parle avant tout (et de façon illuminée) de l'art de la mise en scène. Du cinéma d'auteur comme il s'en fait rarement et qui montre une fois de plus l'imposant foisonnement intellectuel du cinéma argentin. Sans oublier, une mention accordée à **Morirse en domingo**, du Mexicain Daniel Gruener, fable sociale féroce sur les difformes lois de l'économie qui frappe de plus en plus les individus, les poussant à pratiquer une guerre sans merci pour la survie. Si la tendance se maintient, le prochain Festivalíssimo devrait être aussi passionnant que ce dernier.